

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 50 (1912)
Heft: 10

Artikel: On inaugure
Autor: Mérine
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-208537>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ILLUSIONS

S'il est une chose qui soit particulièrement impopulaire, c'est la *bureaucratie*. Elle est le grand ennemi des lois, à qui elle doit son existence, et du bon peuple, qui l'entretient de ses deniers.

Elle en entend de cruelles, parfois. Mais elle ne s'en émeut pas plus qu'un éléphant ou qu'un rhinocéros sur qui l'on foncerait avec un sabre de paille.

Si la loi fédérale sur les assurances, comme d'ailleurs toutes les lois soumises au peuple, a passé, ce n'est pas la faute, certes, des bureaucrates. Et les adversaires de celle loi ne pouvaient avancer de meilleur argument en faveur de leur cause que l'épouvantail de la bureaucratie.

Les attaques dirigées contre la bureaucratie, pendant la dernière campagne des assurances, inspire au « Bund » des réflexions qui devraient être salutaires. Il recommande à l'administration de travailler dans un sens plus populaire et moins tracassier.

« L'administration, dit-il, se meut en dehors de la vie pratique, qu'elle ne comprend pas et cherche à contrarier parce qu'elle est l'officialité. »

A-t-elle autre chose à faire, souvent ?

Et notre grand confrère espère que l'importante minorité des adversaires de la loi, dont beaucoup ont voté « non », par seule crainte de la bureaucratie, donnera à réfléchir à celle-ci.

Illusions !

La bureaucratie connaît bien sa force et l'indolence du bon peuple, qui crie, mais se soumet.

Oraison funèbre. — Deux camarades qui ont un faible pour le petit blanc reviennent de l'enterrement d'un de leur amis.

Ils entrent au café, où ils se consolent copieusement. Le moment venu de payer les consommations :

— Hein ! Cyprien, dis, ce pauvre Uguène, c'était un chic type ! S'il était encore là, il ne nous laisserait pas payer.

Un argument. — Un faux-monnayeur passe en jugement.

Le président du tribunal, d'un ton sévère : « Accusé : pourquoi donc vous êtes-vous laissé aller à fabriquer de la fausse monnaie ? »

— Ma foi, Monsieur le président, c'est que.... C'est que je trouvais qu'y en avait pas assez de vraie.

LEVER DE SOLEIL

Sur l'Alpe, cinq heures du matin.

MALGRÉ les promesses du guide, officieux et polyglotte commentateur de la grande nature, salarié par le Grand Hôtel qu'on voit là-bas, le soleil persiste à ne pas se montrer et refuse énergiquement de se lever.

Gros paresseux, va !

Et pourtant ! Quelle société choisie est là, depuis une heure et plus, attendant le grand lever de Sa Majesté Phœbus !

Ils sont là une vingtaine : un baron autrichien mais authentique ; le célèbre maestro Cascaro ; un roi de la finance américaine, Sir Bob Sleigh ; et des dames du meilleur monde, frissonnant sous leurs minces mantilles et papotant ferme sur ce retard du grand premier rôle.

Le fait est, qu'oubliés de l'adage : « L'exac-titude est la politesse des rois », le soleil s'obstine à manquer son entrée et semble vraiment y mettre de la mauvaise volonté.

Un brouillard, dense et glacial, monte à l'assaut de la cime. La partie française de l'assistance s'indigne avec véhémence et potine ferme.

De dépit, mein herr Boustaed attaque un cer-

velas, tandis que Sir Bob Sleigh, tortillant son londrès avec frénésie, se contente de murmurer de temps en temps un « aoh ! » gros de menaces et de sous-entendus.

Cinq heures, vingt minutes.

Le brouillard monte toujours, mais un peu moins dense.

Pour tranquilliser ses « clients » et leur faire prendre patience, le guide reprend une sixième fois son poétique exposé :

« Mesdames et Messieurs, meine Herrschaften, Ladys and Gentlemen ; à gauche, la petite Scheidegg ; links, die kleine Scheidegg et patati, und so weiter, et patata. »

Les dames s'énervent. Une d'elles déclare à qui veut l'entendre qu'elle quittera l'hôtel (lift, confort moderne, etc. ...) le jour même.

Ayant fini son cervelas, Herr Boustaed lit le journal qui l'enveloppait. Le londrès de Sir Bob Sleigh s'est éteint et le soleil brille.... toujours par son absence.

Enfin ! Enfin ! A cinq heures trente-cinq, il daigne se montrer. Aussitôt, comme si, à l'apparition d'un maître, tout le monde devait se ranger, les nuées s'écartent, le brouillard s'effrite, et l'Alpe apparaît, radieuse. Féérique, derrière la nuageuse toile qui s'ouvre peu à peu, le panorama grandit, s'affirme et resplendit enfin, victorieux. Le glacier, rose, rutil, une cascade, au loin, est semblable à une chute merveilleuse de pierres fines ; chacune de ses gouttes scintille. On croirait pouvoir les compter.

Tout ruisselle de clarté, s'inonde de lumière ! et le guide entonne un dithyrambe.

Cela dure quelques minutes, puis tous ces feux s'égalisent ; c'est le jour et avec lui l'attirance du premier déjeuner.

On s'en retourne vers l'hôtel.

M. Boustaed médite déjà les termes de sa prochaine lettre à son épouse restée outre-Rhin ; Sir Bob Sleigh laisse échapper un ultime et flegmatique « aoh ! » qui contient peut-être plus d'enthousiasme vrai que les petits cris : « Oh ! ma chère ! » de ces dames.

Le guide tend éperdument la main à d'hypothétiques pourboires.

Demain, cela recommencera de même.... à moins que la pluie....

Mais il ne pleut jamais là-haut, d'après les prospectus.

BOB. STENA.

Les chinoïseries du langage.

Les enfants *trouvés* proviennent généralement de filles *perdus*.

Les gens de *bas* étage habitent généralement au cinquième.

On dit d'un homme qui vient de mourir qu'il s'est *éteint*. Pourquoi, lorsqu'on parle de lui plus tard, dit-on *Feu* Un tel ?

L'objet de vêtement dont on enveloppe le pied s'appelle une *chaussette* quand il est *court*, un *bas* quand il est *long*.

Les femmes ont une tête petite. Ce sont elles pourtant qui usent le plus de grands chapeaux.

Les vrais amis.

M. S. ne peut aller à une soirée, à un banquet, sans se croire obligé de prendre la parole. Il est en général très ennuyeux, mais il est seul à l'ignorer.

L'autre jour, au banquet d'une société auquel l'avait convié un de ses amis, il prononce, sans nécessité aucune et surtout sans en avoir été prié, un discours aussi long que confus.

Son premier soin, le lendemain, est de s'as-

surer que les journaux ont parlé de lui. Ils sont muets à son égard.

Il s'en va dare dare trouver le directeur du journal de son « bord ».

— Je croyais, dit-il, que je pouvais compter sur la sympathie de votre journal. Du moins, me l'avez-vous toujours affirmé.

— En effet, répondit le directeur ; je ne vois pas en quoi nous y avons manqué.

— Hier soir, cependant, j'ai prononcé un grand discours au banquet de " " et votre journal n'en dit pas un mot.

— Eh bien, fit le directeur, quelle meilleure preuve de sympathie pouvions-nous vous donner ?

ON INAUGURE

SAMEDI dernier, la *Fabrique de boîtes pour vacherins* (S. A.), inaugurait le splendide immeuble qu'elle s'est fait construire à l'Avenue du Centre. Plusieurs magistrats et personnalités officielles, un grand nombre d'invités et la presse avaient répondu à l'aimable invitation du Conseil d'administration.

On fit rapidement le « tour du propriétaire » de la maison décorée avec un goût parfait de plantes vertes, à profusion et aux accents de l'orchestre Vermicello. On admira la bienfaisance du bâtiment tout en ciment armé et les heureuses proportions de son architecture. L'air et la lumière y sont répandus à profusion. Les invités entendirent d'instructives explications sur la fabrication des boîtes de vacherins, par le directeur technique de la fabrique. Il résulte de l'intéressant exposé de l'aimable technicien, que la fabrique peut livrer jusqu'à mille boîtes par jour, la boîte genre « Mont-d'Or et Charbonnières » est la plus demandée ; la fabrique fait encore des boîtes pour camembert et aussi des boîtes carrées pour des vacherins qui s'expédient, en cette forme surtout dans la Suisse allemande.

Nous avons aussi vu des boîtes en sapin nickelé pour vacherins à pâte particulièrement molle et coulante.

Après cette conférence, intéressante, tout le monde s'en fut dans le grand Hall central, où un banquet de soixante couverts était préparé.

On fit honneur au menu de choix dont nous ne parlerons pas pour ne pas faire envie et mettre l'eau à la bouche des lecteurs du *Conteur*. Ce serait trop cruel.

Disons seulement que les huîtres truffées eurent un succès mérité. Des vins de première marque accompagnaient chaque service. Au dessert, le directeur souhaita dans les meilleurs termes la bienvenue aux invités. Puis ce fut M. le représentant des autorités qui remercia les organisateurs de cette fête de famille.

« Votre entreprise, leur dit-il, resserrera les liens entre la ville et la campagne puisque vous exploiterez les belles forêts de la campagne vaudoise pour les amener en ville et vous contribuerez ainsi à l'avenir industriel du canton et de la capitale. »

M. le président de la Société de Développement, en un toast spirituel et humoristique, a bu à la vache suisse. « Car, dit l'orateur, sans vache pas de lait, sans lait pas de vacherins, sans vacherins pas de boîtes et sans boîtes pas de fabrique. »

Un délégué de la presse dans un à-propos en vers, a remercié au nom de celle-ci. Le passage suivant a été fort applaudi :

Vos boîtes ne sont pas la bourse communale
Et nous, vos invités, avons été témoins,
Je le proclame ici de façon peu banale
Que c'est vraiment le fond qui leur manque le [moins].

Le major de table lut des lettres d'excuse du président de la Confédération et du Tribunal cantonal empêchés, qui forment des vœux pour la prospérité de la fabrique de boîtes.

Enfin, M. le Syndic exprima sa reconnaissance à la Direction de la fabrique d'avoir contribué au développement industriel de la commune.

L'on se sépara fort tard en souhaitant longue vie et bonne réussite à la *Fabrique de boîtes pour vacherins* (S. A.).

Ajoutons, à titre de curiosité, que la fabrique occupe déjà 218 ouvriers et 47 ouvrières.

MÉRINE.

Examen de géographie. — L'expert : « Comment appelez-vous les régions du globe où il fait le plus froid : »

— Les régions polaires, M'sieu.

— C'est bien. Et celles où il fait le plus chaud ?

— ?...

— Allons !... les régions ?...

— Transpirénéennes, M'sieu.

Les mystères de la médecine. — Deux malades se rencontrent dans la rue. Leurs maux font naturellement l'objet de leur entretien. L'homme aime à revenir et à s'attarder à des sujets qu'il devrait au contraire s'efforcer d'oublier.

— C'est à n'y plus rien comprendre, dit l'un. Le médecin t'envoie à Foix pour la maladie de peau. Moi, il m'expédie à Pau pour ma maladie de foie.

LISSETTA

Dans notre numéro du 10 février, nous avons donné deux versions patoises de la chanson bien connue *Il pleut, il pleut, bergère*, etc., ou *La carra dé pliodze*.

En voici une troisième, en patois du Jorat, que veut bien nous adresser un ami du *Conteur*. Ce n'est point, certes, la moins originale.

Ma galésa berdzira, (bis)
Rapertse ton tropi,
Qu'est lés deins la bruyîra,
Ne chaay fâ-pas mé bi

Où-toù dessus cliiaux brantsé (bis)
Pliaudré seins décessâ ?
Et pus la né s'avancé,
A l'hôteau faut reintrâ.

Va danc liaubâ ta modze, (bis)
Teis tchivré et teis mutons,
Et por ton parapliodze
Relaiva teis gredons.

Fâ on teimps dé deludzo, (bis)
Ye tonné seins botsi,
Et fâ dé cliiaux eludzo
Que nos fant verré bi.

Ah mon Diù ! quin tonnerro, (bis)
Vint ora dé dsezi !
Sur la grandze à d'Jean-Pierro,
Ya dé quei s'épouairi.

M'amî-a, daau coradzo ! (bis)
Nos seins beintoût avau,
On vaay dza lo velâdzo,
Lo-moty et l'hôteau.

Vay-te-lez la Thérésa, (bis)
La Zabaud et Judith,
Que sant vers la deléza
Et que vant nos l'aauvri.

Bon vîpro, sus gaulâ-ye, (bis)
Et pus moûva à tsvon ;
Sus tota eimpacotâ-ye,
Vouaitidé mon gredon.

Adiù, poua Lisetta, (bis)
T'as pu veni avau !
Vins vito Colombetta,
T'êtsaada à l'hôteau.

Lo fu d'onna dzévalla, (bis)
Que nos vains dérotsi,
Avouy na bouna étalla
Porré praa té chêtsi.

Jeannot adî aimablio, (bis)
La fliaa daais bovaïrons,
Fâ eintrâ deins l'étrablio
Seis tchivré et seis mutons.

Et pus reimplié n'écouala (bis)
D'ôqué dé bein bon tsau,
Que baillâ à cliia puçalla
Que seimblié on bocon mau.

Lai dit : « Ma tsermalaire, (bis)
» Nos volliens l'héberdzi,
» Per na né asse naaire
» On cort trû dé dandzi.

» Voualte vaay quin deludzo ! (bis)
» Ye tonné seins botsi,
» Seins lo fû daais eludzo.
» On ne verraay pas bi.

» Ora, sus ma felietta !
» Séguiens pi la Cathon,
» Por einvouâ ta cutsetta
» Aaû paailo lez d'amont.

» Dévite té Lisetta, (bis)
» Seins te gêna avouy nos,
» Pas mé ma dzenelieta,
» Que se t'ira tsî vos.

» Mon Dieu ! que t'is galéza, (bis)
» Dévetia et détsau !
» Que te vas ître à l'aïsa
» Deins ci bon lit bein tsau !

» Vû dévésâ on iâdzo, (bis)
» Mei, seimplio bovaïron,
» Per tsî vos dé mariâdzo
» Por on accordaïron.

» Voudry que te vegnissa, (bis)
» Démorâ avouy nos,
» Et que te chay restissa
» Lo raisto dé teis dzos. »

Sus conteint, ma mignonna, (bis)
Seins rein mé désirâ !
Ton cœur fâ ma fortouna
Faut le meî conservâ.

Ora, adiù ma Lisetta,
Faut nos allâ cutsi,
Dors bein deins cliia cutsetta,
Bailliens nos on baisi.

Entre écoliers. — Dis donc ! Charles, tu as entendu, le nouveau *pion* qui prononce *foote-bal*, au lieu de *foutbol*.

— Ben oui ! Et dire qu'on nous le donne comme professeur de français.

Arraignée-prophète.

On se demande souvent quelle est l'origine de la croyance qui attribue à l'araignée un présage différent, suivant qu'on rencontre cet animal le matin ou le soir.

Voici l'explication qu'en donne un entomologiste :

« L'araignée donne le moyen de pronostiquer le temps ; ainsi, jamais on ne voit une araignée par les matinées de rosée abondante, ce qui est signe de beau temps ; par les matinées sèches et sans rosée, on l'aperçoit dans sa toile : signe de pluie certaine : « Araignée du matin, chagrin ! »

Dans les soirées chaudes, l'araignée sort volontiers de sa toile pour saisir les insectes qui, dans ces conditions atmosphériques, voltigent en grand nombre, présage d'un bon lendemain : « Araignée du soir, espoir ! »

Vocation. — M. X. demande avis au professeur de son héritier :

— Que me conseillez-vous d'en faire plus tard ?

— Un aviateur ; il a d'excellentes dispositions.

— Vraiment ?

— Oui ; chaque fois que je fais une leçon il est dans les nuages !

Sous la lampe. — Monsieur fait à Madame la lecture des journaux. Il s'agit des événements du Maroc. Lisant : « Le sultan du Maroc a deux cents femmes... »

Madame. — (Interrompant.) Les malheureuses !...

Monsieur. — (Avec un soupir significatif.) Le pauvre homme !

Au concert. — Au concert, une dame installée dans une loge avec son mari, écoute négligemment l'orchestre et les chanteurs.

Soudain, sortant de son apathie, la voilà qui se met à applaudir frénétiquement une chanteuse qui vient de quitter la scène.

— Pourquoi, lui demande son mari étonné, applaudis-tu avec tant d'enthousiasme cette chanteuse pourtant très médiocre ?

— Oh ! fait l'élégante dame, son chant m'est indifférent, mais elle porte une toilette brodée sur mousseline avec une draperie que je voudrais revoir un instant.

Théâtre. — Spectacles de la semaine :

Dimanche, 10 mars, en *matinée* : Irrévocablement, dernière représentation de *Primerose*, comédie en 3 actes, de R. de Flers et G.-A. de Cailavet. — *Le soir* : *La Rafale*, pièce en 3 actes, de Henry Bernstein, et *L'Ami Fritz*, pièce en 3 actes, d'Eckmann-Chatrian.

Mardi, 12 mars, *La Gamine*, comédie en 4 actes, de P. Veber et H. de Gorsse.

Jeudi, 14 mars, 1^{re} représentation (reprise) de *Les affaires sont les affaires*, comédie en 3 actes, d'Octave Mirbeau.

Une semaine des plus intéressantes et qui amènera au Théâtre de nombreux spectateurs.

Kursaal. — Dès mercredi, la revue : *A nous, le sourire !...* est rajeunie. De nouveaux couplets chantés par Mlle Disley ; huit tableaux vivants représentant les Heures lausannoises et rappelant la scène de la première revue : En voiture pour Lausanne !... Un décor nouveau : A Sauvabelin !... Lausanne vu la nuit.

Jamais revue n'eut pareille vogue à Lausanne. Et avec les nouvelles scènes, les nouveaux décors, et les nouveaux couplets, « A nous le Sourire !... » repartira pour une longue période.

Le 16 mars, une seule représentation de Dranem, le célèbre comique parisien. Prix spéciaux.

Lumen. — Nous avons eu cette semaine, au Lumen, outre les spectacles cinématographiques, toujours très justement courus, deux soirées fort intéressantes et qui avaient attiré foule. Mardi, c'était *L'Holocauste*, avec Paul Lambert, père, de Paris. Mercredi, c'était le *Werther*, de Massenet, par la troupe d'opéra du Grand-Théâtre de Genève.



Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAY

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO